

CÉLÉBRATION DE L'OFFICE ET VIE SPIRITUELLE

Du 29 octobre au 2 novembre, a eu lieu à Angers (France) une session pour les religieuses « animatrices liturgiques » dans leur Congrégation. Cette session, organisée par l'Union des supérieures majeures de France et le C.N.P.L., réunissait des Supérieures générales, des Maîtresses des novices et des Maîtresses de chœur. Le sujet en était le problème de l'Office pour les Religieuses actives ; cependant quelques contemplatives avaient pu également s'y rendre.

Pendant quatre jours, ces quelques quatre cent vingt religieuses, représentant environ cent quatre-vingt-dix congrégations, ont étudié les moyens de célébrer l'Office d'une manière communautaire digne de la tradition de l'Eglise et fructueuse pour leur prière. Elles ont approfondi la liturgie et la spiritualité de l'Office, et expérimenté les moyens techniques de le célébrer. Chaque jour, Laudes et Vêpres étaient chantées selon les différentes formes de psalmodie convenant au genre des psaumes. Certaines pièces de chant, en particulier les antiennes et les hymnes de la Toussaint furent chantées en grégorien ; le reste des offices était célébré en langue française.

En conclusion de cette session, il est apparu qu'une bonne célébration de l'office en commun exige autant d'approfondissement spirituel que de compétence technique. C'est cette exigence qu'a mise en lumière tout spécialement Dom Besret, Prieur de Boquen, dont nous publions ici la conférence.

L'HOMME tel que Dieu le crée et tel que nous l'expérimentons en nous-même, est un signe. Réalité corporelle assumée par un principe spirituel qui la transcende, réalité spirituelle incarnée dans un corps qui à la fois l'exprime et l'épanouit. L'homme est indissolublement cette double réalité, non par le jeu de quelque facile transpo-

sition, mais par celui, infiniment mystérieux, d'une animation et d'une incarnation¹.

I. DYNAMIQUE DU SIGNE

La structure de l'homme est donc celle d'un signe où la réalité signifiée et l'élément signifiant ne font qu'un. Il n'y a pas le corps d'un côté et l'élément signifiant de l'autre : le corps pour vivre a besoin d'être animé et l'âme pour s'exprimer et se réaliser a besoin d'être incarnée. C'est la loi de toute vie humaine sur cette terre. Dans l'homme, tout est corps et tout est âme, tout est signifiant ou signifié. La mort n'est que le divorce de l'un par rapport à l'autre, la plénitude de vie au contraire la parfaite harmonie de l'un et de l'autre : le corps alors est l'expression adéquate et l'instrument éminemment efficace du principe spirituel de vie que nous appelons l'âme.

L'homme, dans sa structure la plus profonde, est donc un signe, et tout ce qu'il touche prend valeur de signe. Toute civilisation humaine est une organisation de signes sensibles et efficaces. Pensez à la parole, à tous ses moyens de diffusion : l'écriture, la gravure sur papier ou sur disques ; pensez à l'art sous toutes ses formes : musique, peinture, sculpture, théâtre ou cinéma. Pensez à la mode, au vêtement ou à l'architecture. Le monde que l'homme se crée est un monde de signes dont certains accentuent l'aspect expression, d'autre au contraire l'aspect efficacité.

Aussi peut-on dire que le problème de la vie humaine est fondamentalement un problème d'herméneutique, un problème d'interprétation des signes, et en tout premier lieu de ce signe qu'est chacun d'entre nous. Donner une plénitude de sens au signe que je suis : tel est le problème de la vie matérielle, morale aussi bien que spirituelle.

Paul VI, dans la catéchèse sur l'Eglise qu'il développe au cours de ses audiences hebdomadaires, vient de nous expliquer que le problème de l'Eglise était aussi d'être pleinement et parfaitement signe². Et toute la réforme liturgique préparée par le mouvement liturgique, décrétée par le concile et mise en œuvre en ce moment dans l'Eglise entière est un immense effort de purification et de revalorisation des signes dont la liturgie, comme toute réalité humaine,

1. Nous avons déjà exposé cette idée « Le Jeûne dans l'ascèse chrétienne », dans *Cahiers de nutrition et de diététique* (1966), p. 65.

2. Allocution du 19 octobre 1966 ; *Documentation catholique*, LXIII (1966), col. 1937.

se compose. Supprimer les signes vains, les signes absurdes, rendre à chaque signe sa plénitude de sens et d'efficacité, telle est l'intention qui sous-tend toute la recherche actuelle de l'Eglise dans sa liturgie.

A tous les plans nous retrouvons cette problématique de base, et nous ne devons pas nous étonner de la rencontrer, dès nos premiers pas, dans le domaine plus restreint qui nous occupe : la célébration de l'Office et sa place dans notre vie spirituelle. Célébrer l'Office, c'est en effet poser un certain nombre de signes sensibles, à la fois expressifs et efficaces d'une réalité spirituelle. La célébration ne pourra contribuer de façon valable à notre vie spirituelle que si elle va jusqu'au bout d'elle-même, si elle suit le dynamisme propre au monde des signes et débouche effectivement sur la réalité signifiée.

Aussi devons-nous tout d'abord réfléchir sur cette dynamique des signes, car il importe davantage de dégager ici les règles générales d'une célébration fructueuse que de dicter quelques recettes plus ou moins efficaces pour rendre l'Office intéressant... ou pieux.

Dans tout signe, il y a un aspect expressif et un aspect efficace. Mon corps n'est pas seulement l'expression de mon âme (comme si elle existait indépendamment et se servait du corps seulement pour s'exprimer), il est l'instrument de son devenir et de son épanouissement. Ces deux aspects, fondamentaux dans l'homme, se retrouvent dans tous les signes qu'il crée. A des degrés différents, ils sont expressifs et efficaces : dans certains cas (l'art), l'expression l'emporte sur l'efficacité ; dans d'autres (la technique), c'est l'inverse. Mais toujours, s'il s'agit de signes authentiques, les deux dimensions sont présentes. Il ne faudra pas l'oublier à l'Office.

Si nous entrons maintenant plus avant dans le mécanisme de l'aspect expressif du signe, nous constatons que la réalité signifiante est paradoxalement à la fois révélatrice et « vélatrice » de la réalité signifiée. Vous ne pouvez communier à ma pensée que si je l'exprime par des mots. Ces paroles que je prononce en sont révélatrices. Mais en même temps, ces paroles ne sont déjà plus purement ma pensée. Elles sont un voile jeté sur elle. Il faut que le voile existe : sans lui rien ne se passe. Mais il faut qu'il soit transparent sous peine de cacher complètement la vérité qu'il veut au contraire révéler, c'est-à-dire « dé-voiler ».

C'est là le mystère de toute révélation d'une réalité spi-

rituelle. Déjà au plan humain, avant même de parler de révélation divine, pour dévoiler, je dois voiler. Pour révéler, je dois cacher. Pour exprimer ma pensée, mon intuition, mon sentiment, je dois les incarner, c'est-à-dire les faire passer dans autre chose qui ne sera plus pensée, intuition, sentiment, mais sera son, image, geste, réalité d'un autre ordre. Ce passage est délicat et il comporte nécessairement un coefficient de dégradation, mais il ne doit pas faire peur. Dieu n'en a pas eu peur, qui n'a pas hésité à incarner sa Parole. Celui qui refuserait d'exprimer sa pensée, par crainte de la dégrader, finirait par ne plus penser, celui qui hésiterait à manifester son amour de peur de le trahir finirait par l'étouffer, et ainsi de suite. Le purisme dans ce domaine est une hérésie. Ils ont les mains pures, mais il n'ont pas de mains. L'incarnation avec tout son bagage d'imperfection est la vocation de l'homme sur cette terre.

Mais si le purisme est à bannir, il n'en reste pas moins que l'incarnation doit être aussi pure, aussi diaphane que possible. La réalité signifiante ne doit pas attirer les regards sur elle, pour elle-même, mais au contraire les diriger vers la réalité signifiée. Vitre transparente et non pas écran opaque. Ma parole doit exprimer très purement ma pensée sous peine au contraire d'en distraire. Seule ma pensée lui donne un sens. Une parole qui n'a pas de sens est une parole vaine. Une parole à contresens est une parole absurde.

Il y a toute une ascèse de l'incarnation, qui est refus de la vanité et de l'absurdité. Refuser la vanité des signes qui n'ont pas de sens et l'absurdité de ceux qui vont à contre sens ; ne jamais accepter de cultiver la réalité signifiante dans son « en soi ». Ce serait mettre les moyens à la place de la fin, car elle n'a de valeur que dans son intentionnalité profonde, dans son « pour autre chose », dans sa signification.

Cette recherche de la transparence, n'est-ce pas notre recherche morale en opposition à tous les pharisaïsmes, n'est-ce pas la recherche de l'Eglise, qui veut être pur signe du Christ, n'est-ce pas la recherche de Jésus lui-même qui voulait n'être que transparence du Père ?

Encore faut-il que celui auquel nous nous adressons ait des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Bien des contemporains n'ont vu en Jésus que le fils du charpentier. Ils se sont arrêtés à la coquille. Parce qu'ils n'avaient pas la lumière, l'écran ne s'est pas illuminé : il est resté opaque. Jésus, au lieu de révéler le Père, n'a

fait pour eux que le voiler. Il en va ainsi de l'Eglise, ainsi de la liturgie, ainsi de toutes nos vies. Il ne suffit pas qu'elles soient lisibles, encore faut-il que les hommes sachent lire.

II. APPROCHE DESCRIPTIVE D'UNE CÉLÉBRATION DE L'OFFICE

Ces considérations très générales trouvent une application particulièrement importante et vitale dans notre célébration de l'Office. La liturgie, dans son ensemble, est le lieu privilégié de notre rencontre avec Dieu. Par les sacrements, par le sacrifice eucharistique, notre vie est branchée sur la vie même de Dieu. L'Office ne peut prétendre jouir par lui-même de la même efficacité, mais il se situe dans le prolongement de ces grands actes liturgiques qui réalisent l'insertion de nos vies dans l'histoire du salut. Il se situe déjà au plan de la fin : de ces rapports avec Dieu que les sacrements et l'eucharistie ont pour but d'établir dans nos vies. Il est l'une des formes d'exercice de cette vie du peuple que les sacrements constituent dans son être propre d'Eglise, c'est-à-dire de peuple de Dieu.

C'est pourquoi l'Office n'est pas le privilège d'une ou plusieurs classes de fidèles. Il est une richesse de tous les chrétiens. Il appartient à la vie du peuple de Dieu. Il n'est que l'irradiation de l'eucharistie sur tous les jours de la semaine et sur les heures de la journée. Il est le rendez-vous de Dieu et de son peuple.

Toute célébration de l'Office revêt donc une triple dimension : *personnelle*, car c'est moi, c'est Pierre, c'est Paul que Dieu désire rencontrer et non pas une foule anonyme ; *communautaire*, parce que tous les fidèles présents vont constituer une communauté bien déterminée où chacun va jouer son rôle en participant à la prière de tous ; *ecclésiale*, parce que cette communauté qui n'a peut-être qu'une existence éphémère est l'expression concrète, ici et aujourd'hui, de la vie du peuple de Dieu dans sa totalité. Pas de célébration authentique qui ne soit personnelle, communautaire et ecclésiale à la fois. Il faudra garder cette donnée présente à l'esprit tout au long de ce qui suit.

Les cloches sonnent pour annoncer l'Office à la ronde, car c'est l'affaire de tous³. Les fidèles se rassemblent, le

3. Il va de soi que les sonneries de cloches sont soumises aux règles habituelles de la prudence, de la discrétion et du bon sens.

silence s'établit dans l'assistance. Le président, car il n'y pas de communauté ecclésiale sans président, donne le signal de la prière. Selon les rites, le déroulement de la prière va se diversifier. Mais partout et toujours, il s'agira de s'incliner ou de s'agenouiller, de se tenir debout ou de s'asseoir, de chanter ou d'écouter, de lire ou de réciter. Par moment, l'assemblée crie vers le Seigneur : « O Dieu, vite à mon aide » ; par moment, elle l'acclame de tout cœur : « Gloire à toi dans les siècles. » A l'appel du président, du prêtre ou du chantre, tour à tour elle supplie, elle exulte, elle loue, elle adore, elle intercède, elle médite, elle commémore les bienfaits d'autrefois. Le corps, le cœur, l'esprit, tout l'homme est mis à l'œuvre pour prier son Seigneur, car c'est l'homme tout entier qu'il désire rencontrer et sanctifier.

Cette anthropologie, sous-jacente à la célébration de l'Office divin, est celle même de la Bible, L'Office chrétien s'inscrit dans la grande tradition de la prière juive, c'est pourquoi l'Eglise à travers sans doute bien des vicissitudes est restée fidèle à cette forme de prière. Elle admet, approuve et même encourage d'autres formes, mais elle revient toujours à l'Office comme à la prière par excellence du peuple chrétien et comme à la norme des autres prières.

III. VERS UNE CÉLÉBRATION SPIRITUELLE DE L'OFFICE

Nous devons donc trouver normalement dans l'Office (toujours en prolongement des sacrements et du sacrifice eucharistique) le lieu le plus favorable de nos rapports avec Dieu. Comment se fait-il que ce soit pas toujours le cas ? Comment se fait-il que tant de chrétiens doivent chercher leur nourriture spirituelle en dehors de l'Office ? Comment se fait-il que tant de religieux et de religieuses restent comme déçus dans leur attente spirituelle, par la célébration de l'Office ?

La réponse à ces questions me semble être triple et elle rejoint l'analyse de la structure des signes par laquelle nous avons commencé cet exposé.

1. Au plan des structures.

Tout d'abord, il y a des déficiences objectives. L'Office tel qu'il se célèbre aujourd'hui dans la plupart des églises est la résultante de longs siècles d'histoire. Cela lui assure la richesse de la Tradition, mais aussi l'encombrement de mille petites traditions qui sont parfois comme autant de grumeaux, de scories, d'éléments inassimilables.

Un premier facteur avait joué pour rendre l'Office opaque : l'obligation de le célébrer dans une langue étrangère, inconnue pour la plupart des fidèles, et habituellement classée comme une langue morte. Le Concile a levé ce voile en partie, et le dynamisme de l'expérience qu'il a déclenché finira sans doute par le lever complètement dans un avenir plus ou moins proche. La langue, comme tout signe, doit être véhicule et non obstacle, discours sensé et non pas rébus.

Mais il ne faut pas croire que la langue de l'Office soit le seul problème. Lorsqu'il est résolu, on s'aperçoit qu'il en soulève bien d'autres, plus nombreux et plus délicats à résoudre. Le latin voilait les richesses de l'Office, mais il voilait aussi ses misères. Le fait de le célébrer désormais dans notre langue maternelle apporte avec lui une nouvelle exigence de pureté et d'authenticité. On est confondu de penser que pendant tant de siècles, tant d'hommes pourtant intelligents aient accepté dans l'Office de dire des paroles et de faire des gestes qui avaient perdu leur plénitude de sens et leur portée. Jamais ils ne l'auraient accepté dans leurs rapports avec autrui. « Bonjour, ça va ? » est à peu près le maximum de phrases conventionnelles que l'on tolère d'utiliser dans la vie courante sans y penser. Encore ces mots ont-ils un sens. Mais dans nos rapports avec Dieu, nous sommes moins exigeants. C'est peut-être que nous ne craignons pas sa riposte.

Le passage aux langues vivantes entraîne de façon urgente une révision des textes et des rites. Le *Consilium* s'y emploie activement. Et dans sa réforme, il suit sans doute les principes que prescrivait déjà Pierre le Vénérable au 12^e siècle : suppression de tous les signes qui n'ont plus de sens ni aucune efficacité⁴. Nous retrouvons les deux dimensions de tout signe humain.

4. Jean LECLERCQ, *Pierre le Vénérable*, Ed. Fontanelle, Saint-Wandrille, 1946, p. 152.

Mais ce travail n'est encore qu'un dépoussiérage. Le plus important est de dégager à nouveau les grandes structures de l'Office traditionnel, de mettre en valeur les temps fondamentaux, les attitudes de base qui doivent assurer la vie spirituelle du chrétien : écoute, explication, méditation de la Parole et réponse à cette Parole⁵.

Il y a là un immense chantier. Nos évêques y sont attelés. Ils nous demandent de les aider, dans toute la mesure de nos possibilités, à rendre à l'Office, dans ses données objectives, le caractère lumineux et rayonnant qui sont ceux mêmes du Christ, Lumière et Vie⁶.

2. Au plan de la célébration communautaire.

Mais toutes les difficultés ne viennent pas de l'état actuel de l'Office. S'il nous déçoit si souvent, c'est sans doute que nos communautés ne savent plus le célébrer. Certes, on le célèbre avec beaucoup de générosité, de ponctualité et d'intégrité. Il est le *pensum servitutis* dont la ration est bien déterminée par les Règles et les Constitutions et que nous acquittons consciencieusement et même laborieusement s'il le faut. Nous faisons les gestes, nous lisons les textes, nous posons tous les actes tels qu'ils sont prescrits dans les rubriques, mais si tout cela reste mort, notre Office ne sera qu'un corps privé d'âme. Nous sommes alors en pleine opacité. Le signe est posé pour lui-même, sans référence à ce qu'il est supposé signifier. Aucune surprise alors qu'il faille recourir à d'autres dévotions pour alimenter la piété et la vie spirituelle.

Or le plus triste est que certains fidèles (je parle ici des religieux et religieuses) acceptent une telle situation avec une conscience tranquille. On leur a parlé de l'*opus operantis Ecclesiae* et ils l'ont interprété dans un sens qui, à la limite, frise la superstition. Pour eux, il suffit de dire les formules. Peu importe qu'ils prient, l'Eglise prie à travers ces formules ! Les hommes sont ainsi dupes des mots qu'ils emploient. Avec des mots, ils construisent des phrases qui tiennent debout parce qu'elles ont un sujet, un verbe et un complément, mais ils oublient parfois de contrôler si la phrase ainsi construite correspond à la réalité. (Nous reve-

5. J. GELINEAU, « Les éléments de l'Office et leur célébration », dans *Le chant de l'office en français*, Kinnor 8, à paraître aux Ed. Fleurus.

6. Cf. l'allocution de S. Exc. Mgr Kervéadou, membre de la Commission épiscopale de Liturgie, au congrès d'Angers.

nous toujours à notre problème d'herméneutique.) Les mots dispensent parfois de penser.

Or, en l'occurrence, l'Eglise, c'est moi, c'est vous. L'Eglise qui prie dans l'Office, c'est Pierre, Paul, Jeannette et Suzanne qui, *hic et nunc*, célèbrent l'Office. Si, en célébrant l'Office, je ne prie pas, ni Pierre, ni Paul, ni Jeannette, ni Suzanne, personne ne prie à notre place. L'Eglise n'est pas une sorte de plasma, de fantôme sans corps qui pourrait se substituer à nous dans notre prière. L'Eglise, c'est nous, et si nous ne prions pas en plénitude, elle ne prie pas en plénitude, c'est tout.

Que l'Office soit la prière de l'Eglise ne veut pas dire que je suis dispensé de le prier et qu'il suffit que je l'exécute, comme s'il avait une valeur indépendamment de ma prière⁷. C'est le contraire qui est vrai : l'Office est la prière de l'Eglise dans la mesure où celle-ci assume *ma* prière comme étant officiellement la *sienne*. Si je ne prie pas, l'Eglise ne peut assumer une prière qui n'existe pas. Il n'y a donc pas prière officielle de l'Eglise, parce que, tout simplement, il n'y a pas eu prière.

Il est grand temps d'exorciser ces conceptions formalistes, et, à la limite, plus ou moins magiques de l'Office, pour retrouver toutes les exigences de sa célébration. C'est précisément parce qu'aux yeux de Dieu, il n'est pas seulement ma pauvre prière, mais celle de tout son peuple en tant que tel, que je dois tout mettre en œuvre pour que ce soit une authentique prière, sous peine de frustrer, sinon Dieu, du moins l'Eglise et surtout moi-même.

Telle est notre responsabilité et celle de nos communautés dans la célébration de l'Office. Il faut que nos Offices soient une prière vraie sous peine de n'être rien du tout. Pour cela, il faut organiser la célébration de telle sorte que chacun de ses éléments puisse être vécu aussi pleinement que possible.

Le paradoxe bien connu du P. Régamey selon lequel « qui ne peut le moins peut le plus⁸ » trouve ici une application particulièrement convaincante. Qui n'est pas capable d'une récitation monotone de l'Office où tous les éléments sont nivelés dans un magma sans nom, se révélera au contraire capable d'un Office chanté et célébré festivement même si la célébration prend cinq minutes supplémentaires. Je con-

7. « C'est à tort que certains voudraient que soit exonéré de cet effort personnel... celui qui participe à l'action liturgique... » Paul VI, Alloc. aux Abbés Bénédictins, D.C., LXIII (1966), col. 1748.

8. R. RÉGAMEY, *Portrait spirituel du chrétien*, Paris, Editions du Cerf, 1963, p. 167-186 ; article paru précédemment dans *La Vie Spirituelle*, mars 1962.

nais une toute petite communauté qui, depuis trente ans, chante intégralement l'Office monastique. Elle n'aurait jamais tenu avec un Office monocorde. Le plus exigeant est aussi le plus facile parce qu'il engendre sa propre joie. C'est le paradoxe du joug léger, qui est un paradoxe humain avant d'être le paradoxe du Christ.

Supprimons de notre nourriture le sel et les autres condiments : nos repas nous paraîtront fades et sans attrait. Dans la célébration de l'Office, nous négligeons trop souvent le sel et les autres condiments parce qu'ils ne sont pas d'obligation stricte : aussi devient-elle parfaitement insipide. Mais si nous chantons les psaumes en respectant leur genre littéraire, si nous restituons à la lecture son caractère de proclamation de la Parole, si nous prenons le temps de souffler et de méditer en silence la parole reçue, si nous respectons chacun des signes posés dans leur vérité humaine, notre Office reprend vie. Il faut savoir crier, chanter, danser comme le psalmiste lui-même. Que la joie puisse éclater comme aussi la douleur de notre péché. Il faut donc que dans la forme de leur célébration nos Offices retrouvent une certaine souplesse et spontanéité. Il faut qu'ils retrouvent leur vérité.

Cette vérité, il faut toutefois bien se garder de la comprendre dans un sens purement intellectuel. L'Office n'est pas un cours de catéchisme ni de théologie. Il comporte bien sûr une dimension pastorale et pédagogique présente dans tous ses éléments, mais il n'est pas un cours de formation doctrinale. Il est vie. Il est mystère. Il est participation au Christ. Il est foi, espérance et charité en acte, et non pas avant tout réflexion intellectuelle sur leur contenu.

La psalmodie latine avait l'avantage de créer un climat de prière que ne venaient guère distraire les concepts et les idées. Le passage à la langue maternelle entraîne au contraire une véritable douche d'idées et de concepts. Les Offices, dans leur composition actuelle, sont alors trop riches. Il n'est guère possible de passer rapidement des manifestations les plus vives de la joie aux lamentations de l'âme pécheresse. Lorsque les psaumes se suivent de façon serrée et que le rythme de ces variations s'accélère, il n'est guère possible de les suivre dans leur littéralité sous peine de devenir rapidement un déséquilibré. Ceci nous amène à penser que les psaumes peuvent jouer deux rôles très différents dans la liturgie de l'Office. Soit qu'ils soient utilisés pour leur contenu propre : parole révélatrice de

Dieu ou forme inspirée de notre réponse à Dieu ; soit qu'on attende d'eux qu'ils créent un climat de prière, un « état de psalmodie », qui est une des richesses de l'alternance à deux chœurs dans la tradition occidentale. M. Hameline parle alors de « psalmodie psalmodiante » et la vérité spécifique de cet élément de l'Office mérite d'être dégagée afin d'être sauvegardée⁹.

Il faut donc souhaiter des Offices moins chargés conceptuellement, mais célébrés avec tout le lyrisme, toute la poésie supposée par les textes employés. Outre les temps de silence nécessaires à l'intériorisation, on pourra prévoir des chants sans grand contenu conceptuel, qui joueraient le rôle tenu naguère par les vocalises du grégorien. Pure gratuité. Car l'Office n'est pas avant tout une affaire d'idées, mais vie de l'homme devant son Dieu.

Ici, la qualité l'emporte sur la quantité. A tous les niveaux et dans toutes les vies. Les communautés dont le loisir contemplatif est très limité en prennent parfois prétexte pour bâcler leur Office. Il me semble au contraire que plus le temps disponible pour la prière est court, mieux il doit être employé. Si le temps disponible pour la prière est déterminé de l'extérieur par les conditions de vie, mieux vaut l'employer à la célébration savoureuse d'une partie de l'Office que d'essayer de le « liquider » à toute vitesse dans son entier. Ici, c'est aux Supérieures et aux Constitutions de bien juger. Il ne sert à rien de courir, ce qui compte, c'est de prier « dignement, attentivement et dévotement », comme disait la prière recommandée avant l'Office et comme le rappelle le Concile en souhaitant une participation « consciente, active et fructueuse » par-delà une pure fidélité aux lois d'une célébration valide et licite (Const. lit., art. 11).

3. *Nécessité d'une conversion personnelle.*

Supposons maintenant que nous possédons un Office parfaitement restauré et rénové, que nos communautés en organisent une célébration vivante et savoureuse, il reste encore que nous devons personnellement y entrer comme dans notre propre prière et pour cela que la célébration s'intègre de façon homogène dans nos vies.

9. J.-Y. HAMELINE, « Les psaumes comme chant », dans *Le chant de l'office en français*, Kinnor 8, à paraître aux Ed. de Fleurus.

En effet, nous ne sommes pas dans la liturgie des hommes différents de ce que nous sommes dans la vie courante. Si nos modes de vie, de pensée, de prière sont complètement étrangers aux modes de vie, de pensée, de prière qui caractérisent l'Office et qui sont ceux mêmes de la Bible, il ne suffira pas d'entrer dans une chapelle pour que soudain nous nous trouvions branchés sur le courant de la grande prière traditionnelle.

Or, pour la plupart d'entre nous, il s'agit d'une véritable « conversion » à opérer. Nous vivons dans la journée selon des principes qui sont complètement étrangers, voire opposés, à ceux de l'anthropologie sous-jacente à la célébration liturgique.

Sur le plan de la vie, nous avons perdu le sens de l'ascèse, cette précieuse méthode de vie dans laquelle la tradition nous apprend à réaliser l'unité en nous et à intégrer notre corps, notre cœur, notre esprit, toutes nos activités dans cette synthèse supérieure qu'est l'homme en dialogue avec Dieu¹⁰.

Sur le plan de la pensée, nous devons retrouver quelque chose de la mentalité sémitique dans laquelle il a plu au Seigneur d'incarner sa révélation. Pour profiter spirituellement des psaumes et des lectures bibliques, il faut que leur mode de pensée nous soit devenu comme naturel sous peine de transformer la célébration de l'Office en une gymnastique de transposition intellectuelle encore beaucoup plus difficile à opérer que celle des déclinaisons latines¹¹.

Enfin, sur le plan de la prière, et en continuité avec ce qui vient d'être dit, il faut, pour que ma célébration de l'Office soit fructueuse, qu'elle ne soit pas complètement étrangère à mes façons habituelles de prier. Si jamais les psaumes n'animent ma prière la plus intime, si jamais ma dévotion n'éclate en cris de douleur ou de joie, si jamais je ne chante mon amour du Seigneur, ni jamais mon corps ne se ploie dans un abandon spontané au Seigneur, comment tous ces gestes, comment ces attitudes, ces textes pourront-ils donner dans l'Office une forme personnelle à ma prière ? De même que l'Office doit assurer les temps de silence et la souplesse d'exécution qui permettent une authentique intériorisation, de même ma prière personnelle doit-elle

10. Dans une conférence donnée en juin 1966 au Congrès liturgique de Taizé, j'ai essayé de montrer dans le détail le lien de l'ascèse et de la liturgie. Texte à paraître dans *Liturgie et monastères, Etudes II*.

11. Cf. B. RENAUD, « La prière chrétienne des psaumes », dans *Le chant de l'office en français*, Kinnor 8, à paraître aux Ed. de Fleurus.

dans une certaine mesure et sous certaines formes (variables selon les vocations personnelles) emprunter spontanément les éléments traditionnels de l'Office. De l'un à l'autre doit s'opérer une progressive osmose, s'établir une croissante homogénéité, à tel point que le passage de l'une à l'autre soit à peine senti¹². L'Office est alors la forme communautaire de ma prière, mais avant, pendant et après, c'est la même vie spirituelle qui se poursuit.

CONCLUSION

Tel est l'idéal vers lequel nous tendons. Les réformes de structures, les recherches créatrices de modes authentiques de célébration, les efforts personnels de conversion à une attitude biblique et traditionnellement liturgique, tous ces labeurs tendent vers une célébration sabbatique de l'Office dans laquelle les fidèles rassemblés en un seul peuple vivent à plein leur vocation commune : le Christ.

Tout notre effort, à tous les plans, doit tendre à la qualité des signes par et dans lesquels cette réalité est vécue, afin qu'elle le soit en plénitude. Les cérémonies, les attitudes, les chants ne sont pas voulus en eux-mêmes, ni pour eux-mêmes, mais seulement dans la mesure où nous rencontrons à travers eux celui qui nous appelle chacun par notre nom dans l'unité du peuple élu : le Christ Sauveur qui, sous l'emprise de l'Esprit, nous conduit jusqu'au Père.

BERNARD BESRET,
Prieur de l'Abbaye de Boquen.

12. Cf. PLACIDE DESELLE, « La formation liturgique de la communauté », conférence donnée à Taizé en juin 1966, à paraître dans *Liturgie et monastères, Etudes II*.